

Pauline Horovitz et Benoît Sicat ont plusieurs points communs : une formation de plasticien, une grande simplicité dans leurs dispositifs filmiques, un traitement séparé de l'image et du son (pas de restitution image et son synchrone), et surtout, ils ont choisi tous deux d'être eux-mêmes les sujets de leurs travaux.

par Serge Steyer

le jardin en marche

documentaire, 26 minutes, 2006

Réalisation : **Benoît Sicat**

Son : **François Demont**

Montage : **Julien Muller**

Musique : **Jean-François Vrod**

Mixage : **Thomas Le Corre**

Co-production :

Candela Productions, TV Rennes



Le jardin en marche de Benoît Sicat
© photo : Candela Productions

Le jardin en marche démarre dans le crépitement de la pluie qui tambourine sur une serre et des images tremblantes qui disent la ruine et la liquéfaction. Pied de nez aux cieux rayonnants exigés sur les écrans télé ? Un film sauvage et libre s'annonce.

La partition sonore sera dès lors partagée entre une conversation, j'y reviendrai, et ces émanations rythmiques des travaux de jardinage qui se fondent bientôt en une improvisation musicale où bruits d'eau, d'outils et cordes frottées viennent soutenir, aiguillonner, scander le propos.

Que nous montre-t-il ce film tourné en super 8, avec son image vacillante comme la flamme d'une bougie ? Un jardinier occupé à donner une forme à son œuvre.

Des séquences d'animation nous montrent les matériaux s'organiser en bordures, sentiers, murets, la végétation pousser puis disparaître. Remue-ménage incessant sous la houlette d'un maître d'œuvre invisible, une sorte d'apprenti sorcier par qui la terre se soulève, se creuse, change de texture... Poétique d'un lieu en mouvement dit le sous-titre du film : le jardin comme œuvre en perpétuelle mutation.

Un plan fixe au début du film situe la parcelle, qui côtoie un autre jardin, plus classique. Une conversation s'engage avec les voisins, elle servira de trame narrative. Notre jardinier y révèle ses partis pris de jardinage - dans le plus grand respect de la nature - tandis que ses voisins lui dressent le portrait de son prédécesseur, un esprit revêche, un peu fou, qui travaillait d'arrache-pied jusqu'à ce que mort s'en suive. *Il voulait tout faire, un vrai fou de boulot, un inventeur, il était pas con, y en a qui foutent rien, mais lui c'était pas le cas.* Le rapprochement s'opère, entre le jardinier présent et son prédécesseur disparu.

Le jardin se transforme donc, les fruits mûrissent ; notre artiste entre enfin en scène. Non pas en forçat de la bêche, mais en cueilleur, dégustateur indolent de la récolte. Le réalisateur-créateur met en scène sa créature : Adam au jardin d'Eden.

Le film se termine par un long plan séquence où ce personnage s'enduit le visage d'argile, ce limon de la terre dont est issu le premier homme. Ce masque, une fois figé, il va s'en délivrer à coup de grimaces et de rictus ambigus.

Un auteur est né.